

**De l'originalité de l'éducation romaine : entre vie paysanne et valeurs familiales.****Étienne Ndiana DIOUF**

Université Cheikh Anta Diop de Dakar

[etiennekon23@yahoo.fr](mailto:etiennekon23@yahoo.fr)

**Résumé :** Cet article traite de l'une des forces de l'éducation romaine qui repose sur deux piliers donnant les caractéristiques essentielles de cette éducation et dont la présence et l'impact sont remarquables : d'une part, la vie paysanne, source d'identification et de formulation des valeurs morales utiles à l'âme romaine ; et d'autre part, une cellule familiale, lieu de préparation d'un type de citoyen et sa rampe d'insertion dans la société. L'article vise à montrer que c'est dans la famille que s'acquièrent et sont intégrés les fondements d'une vie vertueuse incarnée dans l'exemple aussi bien des ancêtres familiaux que des parents.

**Abstract :** This article deals with one of the strengths of Roman education, which rests on two pillars giving the essential characteristics of this education and whose presence and impact are remarkable: on the one hand, peasant life, source of identification and formulation of moral values useful to the Roman soul; and on the other hand, a family unit, place of preparation of a type of citizen and its ramp of insertion in society. The article aims to show that it is in the family that the foundations of a virtuous life are acquired and integrated, embodied in the example of both the family ancestors and the parents.

**Mots-clés :** Éducation, Société, Famille, Rome, Antiquité.

**Keywords :** Education, Society, Family, Rome, Antiquity.

## INTRODUCTION

L'histoire singulière du peuple romain a suscité et continue de susciter la curiosité et l'admiration de beaucoup. Si Rome a atteint une sorte d'invulnérabilité qui lui donne raison en face de tous ses ennemis, si le génie romain a été partout et de tout temps reconnu, vanté et imité, si la constance et la perspicacité ont fait le bonheur et la fierté de ce peuple, si sa civilisation a pu s'étendre et s'imposer si largement dans le temps et dans l'espace, au point de rester - encore de nos jours- le socle sur lequel s'appuie la civilisation occidentale, ce n'est pas le fruit du hasard ni de la simple fortune. C'est grâce à une éducation fortement structurée et affinée par l'histoire, consolidée par l'expérience, et enrichie de l'apport ou de l'influence d'autres peuples chez qui Rome a puisé- abondamment parfois- en tirant le meilleur profit de ce brassage. En fait le génie romain tant chanté et admiré est une réalité forte. Une réalité qui a pris forme et consistance grâce à l'éducation romaine qui a servi de canal de conservation, de consolidation et de transmission de toutes les valeurs qui ont fait le type romain. En effet, nous convenons avec Henri-Irénée Marrou que « l'éducation est la technique collective par laquelle une société initie sa jeune génération aux valeurs et aux techniques qui caractérisent la vie de sa civilisation »<sup>1</sup>.

C'est donc inscrit dans une longue tradition de mœurs, coutumes et traditions qui lui ont assuré une stabilité, tout en lui permettant d'opérer les changements imposés par l'histoire, que Rome s'est donné les moyens de sa supériorité sur les autres. « Austérité, discipline, fidélité aux engagements, stricte honnêteté font d'elle une cité unique entre toutes »<sup>2</sup>. Ce génie romain s'est forgé dans un ensemble de valeurs qui lui ont donné la réputation d'un peuple vertueux.

Cependant, quelques traits particuliers gardent à Rome une certaine originalité et lui permettent de se distinguer de la Grèce. En effet, contrairement à la mentalité grecque qui veut que l'individu existe pour lui-même indépendamment de la société, Rome restera attachée au groupe au service du quel l'individu met en œuvre ses talents et qualités. Écoutons à ce sujet Henri Irénée Marrou : « Rome ne s'affranchira jamais de l'idéal collectif qui consacre l'individu à l'Etat ; elle ne consentira jamais à y renoncer, même quand l'évolution des mœurs s'en sera éloignée ; elle s'y reportera sans cesse avec nostalgie, s'efforcera périodiquement d'y revenir :

---

<sup>1</sup> Marrou Henri-Irénée, 1948, *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité*, tome 1, le monde grec, Paris, Seuil, p 13.

<sup>2</sup> Grimal Pierre, 1984, *La civilisation Romaine*, Paris, Arthaud, p 69.

qu'il me suffise d'évoquer l'effort de restauration morale accomplie au temps d'Auguste, quand Horace chantait : « il est doux, il est beau de mourir pour sa patrie ».<sup>3</sup>

### I. Un peuple de paysans

Que faut-il penser de ces mots de Pierre Grimal quand il dit : « Tout au long de leur histoire, les Romains aimaient à se croire des paysans »<sup>4</sup>. Au fond de chaque Romain, on peut le croire, sommeille cette âme de paysan. Entendons par paysan ici aussi bien le berger que le laboureur. Georges Hacquard dira même que « le Romain demeurera à travers toute son histoire, un homme attaché à la terre. Nul ne sera jamais 'déraciné' au point de ne plus entendre le langage du calendrier rural et les métiers ruraux : labourage et pâturage »<sup>5</sup>

Aux débuts de l'Empire, alors que Rome était devenue la plus grande ville et la capitale du monde connu alors, Virgile « ne peut concevoir bonheur plus parfait sur terre que la vie paysanne ».<sup>6</sup> Il va se consacrer, à travers deux ouvrages fort intéressants et riches : *LES GEORGIQUES* et *LES BUCOLIQUES*, à vanter les délices et avantages de la vie en campagne ainsi que des plaisirs qu'elle offre. Ses deux ouvrages sont d'une part une défense de la vie paysanne ainsi qu'une entreprise de séduction à l'endroit des citadins qui ne conçoivent plus une vie agréable en dehors de la cité et, d'autre part, une entreprise de dénonciation des vices et autres méfaits liés à la vie en ville. En effet, à en croire VIRGILE, la campagne résiste plus facilement aux influences néfastes de la vie citadine et est plus propice à la promotion, la protection et à l'exercice de la vertu et des valeurs morales.

Dans les '*BUCOLIQUES*' nous trouvons un véritable plaidoyer pour la campagne. Tout en dénonçant les dangers et les risques que présente une ville cosmopolite comme Rome où se côtoient toute sorte de personnes, il fait l'éloge de la campagne en chantant la terre pastorale des origines et évoque la vie des bergers dans les campagnes romaines près de Mantoue.

Dans les '*GEORGIQUES*' cependant, l'auteur célèbre la beauté profonde de la terre. Il tente de développer des arguments aptes à retisser les liens qui unissent les hommes aux animaux et végétaux en détaillant le soin à donner à la terre contemporaine. Virgile mène le combat pour

<sup>3</sup> Marrou Henri-Irénée, 1983, *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité*, T 2, Le monde romain, Paris, Seuil, p. 11

<sup>4</sup> Grimal Pierre, 1984, *La Civilisation Romaine*, Paris, ARTHAUD, p 181 : « dulce et decorum est pro patria mori »

<sup>5</sup> Hacquard Georges et alii, 1952, *Guide Romain Antique*, Paris, Hachette, p 15

<sup>6</sup> Grimal P., *Ibid.* p 181

la redécouverte des bienfaits de la vie en campagne qu'une certaine civilisation citadine semble négliger ou ignorer. Nous reconnaissons comme un brin de nostalgie. Et Pierre Grimal dira à cet effet que « les Romains, même au temps de leur grandeur, ont éprouvé la nostalgie du sol nourricier »<sup>7</sup>

Il écrit dans le but de remettre en honneur parmi les Romains, l'agriculture que les guerres de la République avaient presque ruinée et de ramener ses concitoyens à la simplicité des mœurs de leurs ancêtres. « Trop heureux les laboureurs s'ils connaissent leurs vrais biens. Loin du bruit des armes et des discordes furieuses, la terre équitable répand pour eux une facile nourriture. Ils ne voient pas le matin nos palais superbes rejeter par leurs mille portiques, le flot tumultueux des clients. Ils ne vont pas s'ébahir devant les portes incrustées de magnifiques écailles, devant ces vêtements chamarrés d'or, devant l'airain précieux de Corinthe. Pour eux, les poissons d'Assyrie n'altèrent pas la blanche laine ; la pure liqueur de l'Olive n'est point corrompue par la Case ; mais ils ont une vie tranquille, assurée, innocente et riche de mille biens ; mais ils goûtent le repos dans leurs vastes domaines ; ils ont des grottes, des lacs d'eau vive ; ils ont les fraîches vallées, les gémissements des troupeaux, et les doux sommeils à l'ombre des arbres. (...)

C'est là qu'on trouve une jeunesse dure au travail et accoutumée à vivre de peu ; c'est là que la religion est en honneur et les pères vénérés à l'égal des dieux. Ce fut parmi les laboureurs qu'Astrée, prête à quitter la terre, laissa la trace de ses derniers pas. Heureux qui a mis sous ses pieds toutes les vaines terreurs des mortels, (...). Heureux aussi celui qui connaît les dieux champêtres, Pau, le vieux Sylvain et la troupe des Nymphes ! Rien ne l'émeut. Ni les faisceaux que le peuple donne, ni la pourpre des rois, ni la discorde qui met aux prises les frères perfides.

(...) Cependant, le laboureur ouvre la terre avec une charrue recourbée. (...) C'est le travail de toute l'année. C'est par là qu'il soutient sa patrie, ses enfants, ses troupeaux, ses bœufs qui ont bien mérités de lui. Ainsi vivaient les anciens sabins, ainsi vécurent les frères Romulus et Remus ; c'est par là que s'accrue la belliqueuse Etrurie, que Rome devint la merveille du monde, et que, seule entre les cités, elle referma sept collines dans ses murs »<sup>8</sup>.

<sup>7</sup> Grimal P., opt. cit., p. 181

<sup>8</sup> Virgile, *GEORGIQUES*, III.

Soucieux de rendre le goût de la terre et des cultures aux romains, ainsi que de montrer l'égalité de dignité du paysan aussi bien que du riche citadin, Virgile « sait rendre la charrue digne et des consuls et des dictateurs »<sup>9</sup> selon les paroles de Delille.

Lorsqu'on a le courage d'interroger l'histoire de Rome et de ses grands hommes, illustres sénateurs, vaillants soldats, citoyens vertueux et exemplaires, nous ne manquons pas de constater combien d'entre eux sont issus du milieu campagnard. En effet, « les campagnes italiennes ont fourni aux légions leurs meilleurs soldats, à la cité ses magistrats les plus énergiques et les plus clairvoyants »<sup>10</sup>. « Vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, (...) nous trouvons Rome et la culture romaine dominées par une aristocratie de ruraux, de propriétaires fonciers exploitants directement leurs terres » nous dit H. I. MARROU<sup>11</sup>. Pendant la première guerre punique, « les chefs d'armée sont encore des paysans qui ont le souci de leur domaine et les historiens se plaisent à évoquer la grande figure du dictateur Cincinnatus qui (...) cultivait son champ au pied du Janicule lorsqu'on vint le chercher pour lui confier la charge de l'Etat »<sup>12</sup>

Les conflits qui ont jalonné l'histoire de Rome, sont marqués bien souvent d'une empreinte agraire. Au-delà du conflit d'autorité, la querelle originelle ayant conduit à l'élimination de Remus a bien des relents de querelle de propriété terrienne. Ayant obtenu des dieux le droit et même le devoir de fonder une ville, le tracé de Romulus délimite un territoire dont il est le maître, le propriétaire et le garant. Ce qui est devenu par ce fait sa propriété, ne peut ni être aliéné, ni violé impunément. Le droit du sol semble même être plus fort que les droits qu'octroie la parenté de sang, puis que le meurtre de Remus semble accepté et cautionné par les dieux. Les liens de sang et la proximité qu'offre la parenté, de quelque nature qu'elle soit, ne sauraient excuser la négligence à défendre la terre contre toute violation. Tout au long de leur histoire, les romains revendiqueront avec fierté leur origine rurale et rustique : descendants du fils de Mars qu'une louve a allaité et qu'un berger a élevé, leur attachement à la terre n'a rien de surprenant ni de honteux.

Mais la terre que défendait ainsi Romulus était devenue un bien commun, collectif et non une propriété privée et personnelle. Au-delà de sa personne, c'est le groupe dont il était devenu le chef qui est dépositaire de ce bien commun et collectif ; sa préservation devient aussi un devoir

---

<sup>9</sup> Delille Jacques, *Les Georgiques de Virgile*, Paris, 1770.

<sup>10</sup> Grimal P., *op. cit.* p 181

<sup>11</sup> Marrou H. I., *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité*, t. 2, p. 12

<sup>12</sup> Grimal P., *ibid.* p. 181-182

de toute la communauté. L'importance du groupe sur l'individu, du collectif sur le personnel, semble déjà prendre forme dès les débuts de ce peuple à travers cet épisode sanglant d'un duel fratricide. L'intérêt personnel semble porté par Remus qu'un ego surdimensionné a conduit à cette rébellion. Le bien commun semble symbolisé par Romulus qui ne met pas d'abord en jeu la défense de sa personnalité, mais l'idéal d'une communauté organisée et disciplinée, où les rôles et fonctions sont définis et acceptés, assumés par ceux à qui revient cette charge au nom et pour le bien de tous. Le premier et plus fondamental droit du romain pourrait d'ailleurs être le droit à la terre ou droit du sol. Nous pouvons constater que le titre de citoyen romain s'étendait à ceux qui vivaient bien loin des terres du Latium par ce que ces terres étaient devenues romaines de par les conquêtes. Ce n'étaient donc plus leur appartenance originelle à une gens donnée, mais l'appartenance à un territoire romain.

Les conflits sociaux du début de la République sont le fruit d'un certain nombre de frustrations et de mécontentements qui ont pour cause, entre autre, la spoliation des terres, leur accaparement par un petit nombre et une augmentation des pauvres, c'est-à-dire, ceux qui sont dépossédés de leur propriété : ils ont révélé l'impuissance et le désarroi des petits paysans, qui disposent de trop peu de terres en raison de l'accroissement de la population et dont les terres sont exposées à de fréquentes razzias.

Les frères Gracques ne sont-ils pas célèbres pour avoir mené, chacun en son temps et à sa manière, le combat pour une réforme agraire qui garantisse une répartition plus juste des terres et un accès plus humain et plus démocratique à la propriété et à l'exploitation agraire ?

La loi agraire de TIBERIUS GRACCHUS, jeune aristocrate, tribun en 133, veut partager les terres en friche, entre la foule de plébéiens oisifs à Rome. Caius son frère, tribun en 123 et en 122 fit passer lui aussi une loi agraire. Mis à part l'échec qui aura sanctionné leur initiative, nous retenons que les problèmes de la terre sont restés sensibles à Rome en raison de cet attachement viscéral du Romain à la terre. Elle est le fruit de cette éducation de paysan qui a fini par imprimer chez le Romain une mentalité terrienne.

En effet, le Romain, par son origine, est un paysan à l'esprit pratique, menant une vie simple, rustique, sobre. Il a la passion de la terre à laquelle il reste très attaché.

Entêté et persévérant, il sera à l'occasion un soldat endurent et passionné. Enclin à la superstition, mais défendant bien ses intérêts, il sera adepte d'une religion scrupuleuse et de caractère pratique : son rapport avec la religion sera celui du client et du commerçant.

Aussi faut-il le rappeler, les Romains sont fiers de leur origine qui les rattache à la terre et au pâturage. Romulus n'était-il pas berger ? Ainsi, au long des âges, s'est forgé une mentalité terrienne que les différentes attaques et le brassage des peuples n'ont pas su détruire. Il est resté « un fond rustique » selon l'expression de Pierre Grimal<sup>13</sup> qui transparait dans la rudesse et la simplicité de la vie paysanne, rudesse et simplicité qui passent comme un idéal de vie dans la conscience populaire.

Cette mentalité se manifeste dans la langue. Le sens premier des mots est un sens agricole ou du moins pratique : ainsi *sincerus* (loyal) se dit du miel non mêlé de cire ; *laetus* (joyeux), qualifie une terre bien fumée ; *egregius* (remarquable) une bête isolée du troupeau ; *felix* (heureux) signifie fécond. Caton, écrivain du deuxième siècle, dit fort bien que les légumes, (choses utiles) ont des noms latins et les fleurs (choses inutiles) des noms grecs.<sup>14</sup>

Les noms de personne témoignent de peu d'imagination, qu'il s'agisse de prénoms comme Quintus, né le cinquième, ou Lucius, né à l'aube.

La maison romaine traditionnelle est le développement de l'habitation paysanne primitive. Cette mentalité terrienne apparaît dans la religion par le nombre important de divinités présidant aux activités pastorales et agricoles comme Faunus, dieu des troupeaux, Tellus ou Cérés, protectrice de la fécondité des champs, Massa dieu des moissons et STERCULUS, dieu de la fumure.<sup>15</sup>

## II. Une éducation familiale

Le comportement de cet illustre CINCINNATUS n'est sans doute pas le fruit du hasard. Si c'est un acte que l'on peut qualifier de singulier, ou d'acte isolé, l'on ne devrait pas s'étonner d'une telle attitude venant d'un Romain eu égard à la rigueur de l'éducation romaine et aux valeurs qu'elle véhicule et dont sont imbus les romains dès le bas âge par l'éducation familiale. La société romaine est voulue comme une société simple et naturelle qui protège contre la corruption des mœurs par un esprit de conservation et de respect de la tradition. C'est pour cette société qu'il faut préparer les citoyens. La cellule vivante en est la famille dont il importe ici de souligner l'importance et l'impact dans le système éducatif romain et dans la société. La famille

<sup>13</sup> Grimal P., *ibid.* p 182

<sup>14</sup> Michaux Maurice et alii, 1970, *L'antiquité : Rome et les débuts du moyen âge*, Belgique, Casterman, p 65

<sup>15</sup> M. Michaux, *ibid.*

est, en effet, le premier lieu d'expérimentation de l'idéal social, le creuset naturel de partage des valeurs morales. Tout l'édifice social repose sur le sens de la paternité et sur le sens de la fraternité ; sur l'idéal collectif et le sens de la patrie-famille. Elle est le milieu éducatif par excellence. Il est important de la protéger car les menaces aussi bien externes qu'internes qui planent sur la société ne l'épargnent guère, si elle n'en constitue pas une cible de choix.

### **A. Education aux valeurs familiales**

Pour préparer l'enfant à l'amour de la patrie par une citoyenneté toujours plus affinée, la famille reste le premier lieu d'apprentissage. Pour forger en lui une identité romaine affinée et une âme solidement nourrie aux valeurs de la cité, la famille se présente comme le premier creuset de valeurs auxquelles devra s'abreuver l'enfant puis le jeune. Ainsi, la famille reste « le cadre, l'instrument d'une telle formation »<sup>16</sup>. En effet quelle autre institution plus légitime et plus convenable pour une telle éducation ? La famille est la première cellule naturelle et ordinaire d'accueil et d'insertion pour l'enfant. N'est-elle pas le milieu naturel où naît, grandit, se développe l'enfant ? Henri Iréné Marrou souligne d'ailleurs que « nulle part, le rôle de cette cellule sociale n'apparaît avec autant d'évidence que dans l'éducation <sup>17</sup> ». Il ajoute : « aux yeux des Romains, la famille est le milieu naturel où doit grandir et se former l'enfant. Même sous l'empire, alors que l'instruction collective au sein de l'école est depuis longtemps entrée dans les mœurs, on discute encore, nous le voyons chez Quintilien (in *Institution Oratoire*, I, 2,1) des ravages et des inconvénients des deux systèmes et on ne renonce pas toujours à la vieille méthode qui retenait l'enfant à l'intérieure de la maison familiale (*domi atque intra privatos parietes*).<sup>18</sup>

L'éducation romaine est donc une éducation familiale qui se développe dans le cadre de la Domus. Parfois, l'enfant est d'abord élevé à la campagne, car le romain est très attaché à la terre et garde une âme de paysan. Il échappe ainsi aux nombreuses tentations de la ville et développe, au grand air de la campagne, un esprit libre capable de discernement de détachement et de sacrifices.

---

<sup>16</sup> Marrou H. I., *op. cit.* t. 2, p.15

<sup>17</sup> Marrou H.I., *ibid*, p 15

<sup>18</sup> *Idem*



Plus tard, il reviendra en ville pour suivre les traces de son père. C'est ainsi que Vespasien aurait été élevé sous la direction de sa grand-mère paternelle sur les terres de Cosa.

Plutarque met l'accent sur la famille qu'il semble mieux connaître, aimer et comprendre que quiconque de ses pairs ou contemporains de l'époque. Sur les décombres de la patrie morte, il construit et élève la famille.<sup>19</sup> Si la fierté nationale est une réalité forte chez le Romain, la fierté familiale la précède et la prépare. Elle se trouve dans les fastes des funérailles où la famille exhibe avec fierté l'image de ses ancêtres les plus remarquables par leurs vertus. Ces "images" peuplent l'"atrium" de la maison familiale afin de rappeler et perpétuer leur souvenir ; on les trouve également dans les processions funéraires où l'on vante les mérites des anciens et où l'on fait l'éloge des plus valeureux. Cela fait la gloire de la famille et attise la fierté que l'on a d'appartenir à telle famille. « On sait combien l'orgueil des grandes maisons, fières des magistrats curules qu'elles avaient donné à la république, s'étalait publiquement dans le faste des grandes funérailles, où l'on promenait les images des ancêtres et où une oraison funèbre en exaltait la gloire en même temps que celle du défunt »<sup>20</sup>. Cette éducation est alimentée par le choix d'exemples puisés dans la tradition familiale : les ancêtres sont présentés comme exemples à imiter. Il était donc courant mais surtout d'une grande importance, dans la cité comme dans la famille, de « connaître quantité d'exempla maîtres de vérité et modèles de vertu, répertoire écouté, appris par cœur et transmis oralement »<sup>21</sup>. Charge revient aux parents et à leurs aides, (nourrice, tuteur) de présenter les exempla aux enfants, tandis qu'il « appartient au tout jeune homme de respecter ses aînés et de choisir parmi eux les meilleurs et les plus estimés, afin de prendre appui sur leur sagesse et leur autorité : l'ignorance en effet du début de la vie doit se fonder et se régler sur l'expérience des vieillards. Or il faut avant tout détourner cet âge des passions et l'entraîner au travail et à l'endurance de l'âme et du corps.<sup>22</sup> C'est dire donc que le choix des exempla ne se limite pas simplement à l'imitation des manes, ancêtres familiaux, mais s'étend aux exemples vivants.

Ces exempla familiaux s'inscrivent surtout dans une tradition qui attribue à certaines familles, comme un moule, un trait de caractère propre presque stéréotype d'un comportement familial. Prenons un exemple avec Henri I. MARROU : « on sait que la Tradition attribue par trois fois

<sup>19</sup> Compayré Gabriel, 1<sup>er</sup> Avril 2012, *Histoire de la pédagogie dans la Rome Antique*, Agora, / 14-07- 2021

<sup>20</sup> Marrou H.I., *Idem*, p. 15

<sup>21</sup> Moati Claude, 1988, *Tradition et raison chez Cicéron : l'émergence de la rationalité politique à la fin de la République*, Mélanges de l'école française de Rome, Persée, 05-07-2021

<sup>22</sup> Cicéron, *De Officiis*, XXXII,121

le geste de la devotio à un P. Decius Mus : le père en 340, son fils en 295, son petit-fils en 279, auraient, chacun au cours d'une bataille décisive, forcé la victoire en se « dévouant », et avec lui l'armée ennemie, aux dieux infernaux. »<sup>23</sup>.

Il me paraît difficile d'établir de façon générale la vérité historique de telles pratiques à Rome. La critique est même assez sérieuse les concernant. Cependant, il me paraît important de retenir la valeur psychologique et même pédagogique qu'une telle tradition véhicule. J'estime avec notre auteur, que « nous ne devons pas minimiser l'efficacité de cette hérédité acceptée et consciemment revécue : voyez en pleine lumière historique, parmi les contemporains de Cicéron, comme un Caton, un Brutus se sentent, se veulent les héritiers et les imitateurs, l'un de son aïeul Caton le Censeur, l'autre de son lointain ancêtre, réel ou supposé, Brutus le premier consul »<sup>24</sup>. C'est le rôle premier des parents d'introduire les enfants dans la sphère glorieuse des anciens de la famille et d'attiser en eux le feu de la fierté qui, comme dans le foyer des Vestales, ne doit jamais faiblir ou s'éteindre.

### **B. La puissance paternelle**

L'instruction et l'éducation sont les premiers devoirs et les devoirs les plus fondamentaux des parents au sein de la famille. La socialisation de l'enfant, son humanisation et l'impression en lui des vertus caractéristiques de toute personne humaine, ainsi que de celles propres à un groupe donné, à une famille, tout cela commence en famille et est l'œuvre des parents. Cette éducation, initiale, chez les romains a d'abord pour objet la formation morale. Être sauvage et informe, caractérisé par une faiblesse tant physique que morale, l'enfant romain ne pourra accéder à l'humanité et à la culture qu'avec l'aide d'éducateurs (nourrice, père /mère de famille, le maître d'école) qui vont à la fois par un façonnage du corps et du caractère et par un enseignement par l'exemple, contribuer à faire de lui un homme libre et un parfait citoyen.<sup>25</sup>

Dans cette éducation, le *Pater familias* a un rôle primordial. C'est le père de famille qui apprend à son fils à lire, à écrire, à nager, et à combattre. Par la parole et par l'exemple, il lui inculque le culte et le respect des ancêtres (ceux de la famille comme ceux de la cité), le respect de la religion, la tempérance et l'énergie. De nombreuses anecdotes illustrent cette place principale du *pater familias* ainsi que sa propension à s'occuper en premier de cette tâche, du moins jusqu'à

<sup>23</sup> H.I.Marrou, *idem*, p 20

<sup>24</sup> Marrou H.I., *ibid*, p 20

<sup>25</sup> Vallette Emmanuel, *Etre enfant à Rome*, p 49-54, (Persée 12-08-2021)

la fin de la Royauté et au tout début de la République. Aulu-Gelle fait remarquer que la figure de Caton l’Ancien, telle qu’elle apparaît chez Plutarque, est particulièrement représentative de ces pères modèles qui, malgré l’importance de leur vie sociale et de leurs responsabilités ainsi que de leurs nombreuses occupations quotidiennes, tiennent à assumer eux-mêmes leur rôle d’éducateur. Plutarque affirme que Caton l’Ancien tenait à assister lui-même chaque jour au bain de son fils et à son emmaillotement en raison de l’importance de ce moment dans la fabrication du futur citoyen.<sup>26</sup>

Horace, (Quintus Horatius Flaccus) « naquit en Apulie, à Venouse, colonie romaine (en 65 avant Jésus-Christ). Son père, bien qu’il ne fût qu’un affranchi parvenu à une honnête aisance, lui fit donner l’éducation la plus soignée à Venouse d’abord et plus tard à Rome. Ses études furent complétées par un séjour à Athènes, comme c’était l’usage pour les jeunes gens des meilleures familles<sup>27</sup> ». Il rend compte lui-même de l’influence positive de son père ainsi que de son rôle déterminant dans ce qu’il est devenu : « si ma nature, droite d’ailleurs, n’est entachée que de défauts médiocrement gravés, (...) si je suis cher à mes amis (...), je le dois à mon père ». <sup>28</sup> Il rend un vibrant hommage à son père pour sa vertu en ces termes : « il conserva ma pudeur, cette première parure de la vertu, à l’abri, je ne dis pas seulement de toute action mais même de toute imputation honteuse<sup>29</sup> ».

Cicéron surveille lui-même l’éducation de son fils. Même loin de lui il rêve de le voir gravir des échelons dans le domaine de la science scolaire, de l’art de la parole, de la réflexion philosophique, selon les termes de H. I. MARROU.<sup>30</sup>

Ainsi l’influence et le rôle du père ne se limitent pas seulement dans la sphère familiale, mais s’étendent bien au-delà alors même que le jeune homme poursuit sa formation ailleurs. C’est le cas avec Cicéron pour son fils, le cas d’Horace vis-à-vis de son père ainsi que de la plupart des jeunes romains amenés à poursuivre leur formation loin du cocon familial. Cette présence du père qui exprime son influence paternelle va même au-delà de l’éducation. Elle peut s’avérer déterminante dans le choix de carrière et l’exercice quotidien de la fonction et de ses charges.

<sup>26</sup> Plutarque, *Vie de Caton*, 20,4, P99

<sup>27</sup> Petitmangin H., 1936, *Histoire sommaire illustrée de la Littérature Latine*, G.De Gigord, Paris, p.107

<sup>28</sup> Horace, *Satire VI*, p.77

<sup>29</sup> Horace, *ibid*, p 77

<sup>30</sup> Marrou H.I., *ibid*, t2 p 21-22.

En l'absence du père, d'autres membres de la maisonnée, en particulier les grands-parents ou les oncles maternels pouvaient contribuer à parfaire l'éducation des enfants. Auguste, nous dit Suétone, apprend à ses petits-fils à lire et à écrire en leur faisant imiter son écriture. Mais l'aide la plus naturelle et la plus légitime revient de droit à la mère elle-même.

### C. L'influence maternelle

Plutarque, (46-120 après J.C) nourrit et tente de faire grandir un vif sentiment de la famille. Dans 'les préceptes du mariage', il détermine le rang qui revient à la femme, sa place dans le ménage. Elle doit être l'associée du mari pour les affaires matérielles comme dans l'œuvre d'éducation de l'enfant. Il dresse quelques qualités de la femme : « la tendresse de l'âme est encore relevée chez elle par l'attrait du visage, la douceur de la parole, la grâce caressante, la sensibilité plus vive ».<sup>31</sup>

Dans le Dialogue des Orateurs, Tacite présente le modèle généalogique de la morale dans le discours de Messala : ce qui fait la gloire d'une mère de famille c'est d'avoir pour ambition et principale préoccupation d'être esclave de ses enfants. Il suggère ainsi que la place principale d'une mère est aux côtés de ses enfants ; son rôle le plus noble, se dévouer totalement et prioritairement à leur service exclusif.

L'histoire romaine ne manque pas de figures féminines idéalisant la fonction formatrice des mères dont la plus célèbre est probablement Cornelia, mère des Gracques, en pleine époque historique. Nous pouvons évoquer par ailleurs la figure d'Aurélia, mère de César, Attia, mère d'Auguste et le rôle déterminant qui leur est attribué dans la vie de leurs fils qu'elles avaient su préparer à être des chefs.

« L'influence de la mère marquait l'homme pour la vie » nous dit H. I. MARROU. « D'où la valeur symbolique que la tradition attachait à l'anecdote fameuse de CORIOLAN, révolté contre Rome et marchant sur la ville à la tête des VOLSQUES ; ni les prières des ambassadeurs du peuple romain, ni celles des prêtres n'avaient pu le fléchir ; mais il céda aux reproches de sa mère. »<sup>32</sup>

<sup>31</sup> Cf. Compayré Gabriel, *ibid*, Agora.

<sup>32</sup> Marrou H.I., t. 2, p. 15

### D. L'exemplarité des parents

Si les Romains accordent la plus grande importance à l'imitation des ancêtres, si l'évocation de leur vie vertueuse et de leur gloire passée attise et nourrit la fierté du jeune Romain dès la plus tendre enfance, il n'en demeure pas moins que le reflet de cette vie vertueuse des ancêtres doit être visible chez les parents eux-mêmes. En effet, « le meilleur héritage que transmettent les parents à leurs enfants et qui l'emporte sur tout patrimoine, c'est la gloire de leur vertu et de leurs entreprises : la déshonorer doit être considérée comme un sacrilège et une tare »<sup>33</sup>. Car il n'y a pas plus importante autorité que celle des parents sur une âme faible, pure et vierge, sans force de discernement. Les parents ont la lourde responsabilité d'imprimer dans cette âme pure et encore vierge les éléments encore essentiels de la culture pour une conduite morale adéquate. Par leurs vertus éprouvées, ainsi que par le sacrifice de chaque jour pour une conduite morale exemplaire, ils protègent leurs enfants contre les nombreuses menaces de corruption physique et morale-molitia- qui pèsent sur eux : menaces du monde extérieur et de la société, menaces plus pernicieuses encore que celles domestiques. S'adressant à Fuscinus, Juvénal avertit sur les fâcheuses conséquences des mauvais exemples que les parents donnent à leurs enfants dans la satire XIV : « Presque toutes les canailleries, presque toutes les ignominies qui déshonorent et souillent à jamais la splendeur d'un nom, c'est à l'école de leurs propres parents que les enfants les apprennent, Fuscinus. (.....) Ainsi l'ordonne la nature : les exemples de vices reçus en famille, pénétrant l'âme sous le couvert de hautes autorités, corrompent plus vite et plus à fond. »<sup>34</sup> Cette haute autorité est celle des parents eux-mêmes et de ceux qui, dans la maisonnée, peuvent être associés à leur éducation. Alors il convient de préserver la maison de tout ce qui peut être une menace pernicieuse pour l'enfant et de faire en sorte que « rien de ce qui peut salir les oreilles et les yeux ne touche le seuil de la maison qu'habite un père »<sup>35</sup>. L'enfant, qui mérite le plus grand respect, devient même la norme absolue de conduite morale de ses parents : « on doit à son enfant un respect absolu. Si tu médites une vilénie, ne méprise pas l'innocence de ton nouveau-né, que son berceau te ferme le chemin de la faute ! »<sup>36</sup>.

<sup>33</sup> Cicéron, *De Officiis*, XXXIII, 121, p. 168

<sup>34</sup> Juvénal, *Satire XIV*, Paris, Les Belles Lettres, vv1-4 ; 31-33

<sup>35</sup> Juvénal, *ibid*, v 44-45: "Nil dictum foedum uisus haec limina tangat intra quae pater est".

<sup>36</sup> Juvénal, *ibid*, v 47-49: "Maxima debetur puero reverentia. Siquid turpe paras, nec tu pueri contempseris annos, sed peccatum obstat tibi filius infans".

## CONCLUSION

En définitive, nous retenons que le Romain demeurera à travers toute son histoire, un homme attaché à la terre. « Nul ne sera jamais “déraciné” au point de ne plus entendre le langage du calendrier rural et des métiers ruraux : labourage et pâturage »<sup>37</sup>. La figure du célèbre CINCINNATUS illustre assez éloquemment cet attachement. À en croire la tradition, il est pris aux champs alors qu’il était derrière la charrue pour diriger les affaires de la cité. Sa mission terminée, il retournera sans ménagement à sa charrue.

## BIBLIOGRAPHIE

CICERON, 1974, *DE Officiis, I*, Paris, Les Belles Lettres, 200 p

CICERON, 1984, *De Officiis, II et II*, Paris, Les Belles Lettres, 198 p.

GRIMAL PIERRE, 1984, *La Civilisation Romaine*, ARTHAUD, Paris, 383 pages.

HACQUARD G. et alii, 1952, *GUIDE ROMAIN ANTIQUE*, Paris, Hachette

JUVENAL, 1983, *Satires*, Paris, Les Belles Lettres, 213 pages.

MARROU HENRI-IRENEE, 1948, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Tome 1, Le monde grec, Paris, Editions du SEUIL.

MARROU HENRI-IRENEE, 1981, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Tome 2, Le monde romain, Paris, Editions du SEUIL.

MICHAUX MAURICE et alii, 1970, *L'antiquité : Rome et les débuts du Moyen-âge*, Casterman.

PETITCLERC JEAN-MARIE, 2004, *Y'A PLUS D'AUTORITE !*, Paris, Editions Erès, 88 pages.

PETITMANGIN H., 1936, *Histoire sommaire illustrée de la LITTÉRATURE LATINE*, Paris, Editions J. de Gigord.

PLUTARQUE, 2003, *VIES, Caton l'Ancien*, Paris, Les Belles Lettres, 253 p.

PLUTARQUE, 2019, *Œuvres Morales, 1et 2*, Paris, Les Belles Lettres, 172 p.

QUINTILIEN, 2021, *Institutio oratoria, I*, Paris, Les Belles Lettres, 187 p.

TACITE, 2010, *Dialogue des orateurs, L*, Paris, Les Belles Lettres, 75 p.

TERENCE, 2018, *Les Adelphes*, Paris, Les Belles Lettres, 188 p.

---

<sup>37</sup> Cf. Grimal P., *Ibid*